

PISTES D'EXPLOITATION

- ★ Parler des différentes maladies mentales, des dérèglements psychiques, des névroses ou encore de la dépression. Quelle est la frontière entre la folie et l'état de raison jugé normal ? Où se situe l'imaginaire par rapport aux deux pôles et quelle peut être sa fonction bénéfique ?
- ★ Dans le film, Lo sera amenée à prendre soin de son père : évoquer cette inversion des rôles. Que peuvent faire des enfants envers leurs parents lorsqu'ils se trouvent fragilisés ? Évoquer aussi le cas du troisième, voire le quatrième âge.
- ★ À un moment, Lo pousse en même temps qu'un pensionnaire du centre un cri, qui s'avère libérateur. Le film est norvégien, donc de la même nationalité que le peintre Edward Munch, dont le plus fameux tableau s'intitule justement *Le cri*. En montrer une reproduction et la commenter. Proposer un exercice d'arts plastiques sur cette base.
- ★ Profiter du film pour se pencher plus précisément sur la Scandinavie, les nations qui la composent, autour de la mer Baltique. Pour la Norvège, présenter sa géographie, ses fjords emblématiques de ses côtes et sa faible densité de population (seulement cinq millions d'habitants).

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet.

JE PRENDRAIS SOIN DE TOI

Sunniva Kveum



16' / 2013 / Norvège

Lo et Eddy usent de jeux pour affronter et comprendre les différentes formes et expressions de la folie afin de trouver leur place dans le monde des adultes.



Le premier plan du film de Sunniva Eir Tangvik Kveum montre une route au bord de l'eau, coincée à flanc de colline. Ce plan prend le temps de s'installer dans la durée, jusqu'à ce qu'une voiture apparaisse, minuscule dans le paysage, et le traverse. On pense au cinéma d'Abbas Kiarostami, quoique la caméra bouge légèrement. Mais nous ne sommes absolument pas en Iran, mais en Scandinavie (comme on le découvre bientôt, à l'aune de la langue entendue). Le lien entre cette région du globe et le cinéma fait alors émerger le nom d'Ingmar Bergman et ce court métrage de fiction magnifiquement photographié, réalisé dans le cadre du Nordland College of Art and Film, école installée à Kabelvåg en Norvège, exprime une certaine parenté avec l'inspiration du maître suédois, qui a souvent exploré le thème de la folie gagnant un esprit féminin, ce qui constitue ici le cœur même de l'intrigue.

Dans la voiture déjà évoquée, une femme assise à l'arrière a le front qui touche presque la vitre embuée et esquisse un geste hésitant de la main ; on sent d'emblée un malaise, quelque chose qui ne tourne pas rond. Notre regard, du reste, épouse, celui de l'enfant de cette femme, assis sur le siège passager et dont on ne devine pas encore le sexe, derrière le bleu des yeux et les taches de rousseur parsemant le nez. C'est une fille, surnommée Lo, qui accompagne son père en train d'emmener sa mère vers un bâtiment qui n'est pas sans évoquer le cinéma de Bergman à nouveau : ces murs sobres, un rien austères, sont ceux d'une institution psychiatrique, un centre accueillant ceux qui souffrent de dépression sévère ou de désordres mentaux.

On n'entendra jamais le son de la voix de la mère de Lo, que l'on voit d'ailleurs assez peu à l'image, quoique son état influence largement le comportement de son mari et celui de sa fille. Ces derniers, d'ailleurs, se livrent au fil des kilomètres à un étrange duel : le père veut pousser la musique sur son autoradio, tandis que la gamine s'y oppose et coupe le volume... Chacun veut avoir le dernier mot et nous sentons que si Lo perçoit à quel point ce trajet est grave et mérite une certaine solennité, à la manière d'un deuil annoncé, son père cherche à désamorcer la tension patente en remplissant l'habitacle du véhicule d'une musique rock contrastant avec le drame qui se joue et la séparation imminente. Car son épouse s'apprête à être internée, comme on le comprend vite, ce qui semble expliquer le titre du film et la suite de l'existence de Lo en l'absence, désormais, de sa maman à la maison... Ce qui n'est en effet guère réjouissant pour une fillette âgée de moins de dix ans.

L'excellente idée du scénario est de faire intervenir un autre personnage d'enfant, un garçon farceur et charismatique aux airs d'Huckleberry Finn, fameux héros de Mark Twain... Celui-ci va permettre à Lo de passer ce cap, d'appréhender la traumatique situation d'une certaine manière, ludique et faisant appel à l'imaginaire... D'ailleurs le plan de l'escalier de l'hôpital, vu en plongée, traduit cet appel au rêve et à l'inconscient, tout comme le plan qui suit, sur une vitre translucide d'une porte poussée par Eddy pour pénétrer de l'autre côté, dans ce monde étranger, où la raison ne prime plus et où la mère de Lo va demeurer au quotidien. C'est une manière pour l'enfance de désamorcer le traumatisme causé par son incompréhension : comment comprendre à cet âge la décision paternelle d'accepter l'internement de sa propre femme ? La dimension de ce jeu cathartique n'apparaît pourtant pas tragique, mais plutôt magique : s'étant introduits dans la chambre d'un patient déficient, les deux bambins se cachent sous son lit lorsqu'une infirmière fait irruption, mais se montrent sans souci à Anders, le "fou" qui ne les voit pas, comme s'ils lui étaient parfaitement invisibles... Et comme si les enfants et les adultes vivaient finalement dans des mondes distincts, séparés et régis par des lois différentes. Et un drôle d'espace existerait entre les deux, peuplé de ces patients démunis face à la vie d'adulte et leur incapacité à l'assumer, sombrant ainsi dans des démenes diverses, offertes aux yeux du duo d'enfants qui les observe, mi amusés, mi philosophes. C'est Eddy qui fera d'ailleurs résonner le titre du film selon une autre signification en percevant le désespoir du père...

Le dernier plan du film est identique au premier, à la différence que la voiture parcourt le chemin inverse. Et la petite Lo a, entre les deux trajets, grandi. De façon durable et décisive.

